

LEFAIVRE, Albert,(pseud. J. Guénard), *Conférences sur le Canada français. Faites à la Société des Sciences morales, le 3 juillet et le 17 août*, Versailles, Bernard libraire-éditeur, 1874, 60 p.

Albert Lefaiivre¹ est né en 1830. Il a été consul de France à Québec (1875-1881) dans les années qui ont suivi la guerre franco-prussienne et la Commune de Paris.²

Il fit deux conférences sur le Canada français à la Société des sciences morales. Les extraits qui suivent ont été tirés de la conférence du 3 juillet et portent sur la langue parlée au Canada.

« Mesdames, Messieurs,

Les Etats-Unis ont été, dans ce siècle, l'objet de travaux considérables dans les diverses branches de notre littérature. Des hommes éminents, comme M. de Tocqueville, M. Ampère, ont franchi l'Océan, afin d'étudier sur place cette civilisation nouvelle, déjà rivale de la nôtre. D'autres, tels que MM. E. Laboulaye, dans le silence de leur cabinet, en ont fait l'histoire, analysé les secrets ressorts, popularisé les héros, et, pour rehausser encore la peinture, ont ajouté aux réalités toutes les richesses de leur fantaisie. Le Canada n'a jamais obtenu chez nous de pareilles faveurs. Peu de Français l'ont visité depuis le siècle dernier; et, dans notre littérature, il est à peu près inconnu. Pour le public français, pris en masse, c'est à peine un souvenir historique, souvenir pénible, peut-être même importun. Il y a là cependant un peuple qui, détaché depuis cent douze ans du tronc national,³ a conservé religieusement notre langue, nos lois, nos traditions et le culte de la mère-patrie. Il n'a pas eu, comme ses voisins du Sud, l'épée de Lafayette, ni l'armée de Rochambeau, pour s'affranchir de la domination anglaise, mais il s'est maintenu ferme et inébranlable dans les épreuves les plus douloureuses, et, sans aucun secours du dehors, a reconquis pied à pied son autonomie. Epave oubliée de la race française, il a jeté sur le sol américain de profondes racines et répandu ses rejetons vivaces de l'Atlantique aux montagnes Rocheuses. Depuis longtemps ses progrès sont observés, non sans jalousie, par la race anglo-saxonne, qu'inquiète sa force d'expansion. Pourquoi sommes-nous les seuls à les ignorer? Pourquoi cette nation, sœur de la nôtre, est-elle inconnue, étrangère chez nous, à peu près exclue de nos archives nationales?

¹ La Bibliothèque municipale de Montréal donne le prénom d'Alexis, tandis que la Bibliothèque nationale donne celui d'Albert. (BOUTHILLIER et MEYNAUD, *Le choc des langues au Québec 1760-1970*, p. 203)

² BOUTHILLIER et MEYNAUD, *Ibid*, p.203; SIMARD, *Mythe et reflet de la France*, p. 264.

³ Un point-virgule suit *national* dans le texte.

Telles étaient mes réflexions, il y a deux ans, lorsqu'après une visite aux Etats-Unis, je me trouvai sur les bords du Niagara, dans ce pays découvert par nos ancêtres, illustré par leurs exploits, qui, pendant près de deux cents ans s'était appelé Nouvelle-France. [...] » (pp. 5-6)

« De Montréal à Québec, on descend le Saint-Laurent sur de magnifiques bateaux à vapeur, construits tout récemment par une Compagnie canadienne-française, qui porte le nom de Richelieu.

Sur les deux rives fermées par une double ceinture de montagnes, se déroule un panorama de villes, de bourgs et de gros villages dont l'aspect dénote la prospérité. C'est là le Bas-Canada proprement dit. La langue française y règne sans partage et tous les efforts tentés par les Anglais pour y substituer leur idiome⁴ ont complètement échoué. Le type français s'est maintenu intact, indélébile; il a même absorbé presque partout les colons anglais, écossais, irlandais, envoyés par le Cabinet de Londres pour infiltrer au Canada la langue et le caractère Britanniques. » (p. 9)

« L'Académie Laval cultive avec succès les sciences; elle a gradué des mathématiciens, des naturalistes et des médecins d'une valeur sérieuse; elle contient des laboratoires et des cabinets de physique très-richement pourvus. Les collections d'histoire naturelle, très-variées, très-originales, y fournissent sur la faune et sur la flore du Canada des indications fort précieuses. Mais la gloire de l'Université réside principalement dans les lettres. C'est par ses soins et son influence que la langue française s'est conservée au Canada dans sa pureté primitive, ainsi que le culte assidu de nos bons auteurs; c'est par elle que les professions libérales se sont maintenues à certaine hauteur et sont demeurées l'élite de la société. Dans mon séjour au Canada, j'ai rencontré bon nombre d'hommes appartenant à ces professions. Tous avaient l'esprit orné, beaucoup de lecture et parlaient avec une facilité remarquable. Leur tour d'esprit, leur caractère, une certaine finesse normande les prédisposent merveilleusement à la vie politique. Aussi leur éducation parlementaire s'est-elle faite vite et très aisément. On les voit dans toutes les joutes oratoires, dans les *meetings* électoraux, dans les parlements, au congrès d'Ottawa déployer une habileté, un sang-froid, une verve goguenarde qui dépote visiblement leurs partners anglais et dont ceux-ci ont encore la naïveté de paraître surpris. » (pp. 14-15)

⁴ On lit *idiôme* dans le texte.